

Souvenirs, souvenirs...

Par Julia RAZIL / Photo Valérie FARINE

En 2020, d'aucuns s'étaient dit que le moment était historique, Pâques sans feria à Arles, et surtout qu'il serait unique. Mais c'était sans compter sur ce satané Covid qui finalement cette année encore prive les Arlésiens (et pas que) d'un week-end pascal fort de grandes retrouvailles autour de la fête et de l'afición.

Le vide et le manque se font rudement sentir ces jours-ci. D'autant plus au regard de ce que représente cette feria pour le monde taurin, premier grand événement qui signe l'ouverture de la temporada. "Cette feria est my-

thique en ce sens qu'après 7 mois d'abstinence de toro, toutes les sensibilités sont exacerbées. Aficionados, professionnels, éleveurs... il y a une grande attente qui se concrétise pour la première fois de l'année à Arles", lance Jean-Pierre Lopez, le secrétaire de La Muleta. Cette attente, intense, décuple les émotions, les triomphes comme les déceptions. Et en cette période "de jeûne" forcé, et dans l'attente (et l'espoir) du report en juin, qu'il est bon de se souvenir les moments passés dans ces arènes, à Pâques. Il y a parfois bien longtemps...

Le 23 avril 2000

André Bortolin *Arenero*
"On a eu droit à un Padilla d'anthologie"

"Les gens qui sont en haut dans les arènes, ne voient pas la même chose que nous, en bas". André Bortolin, arenero depuis 1985 (mais au CV taurin bien plus ancien) garde en tête la feria de Pâques 2000. Le dimanche plus précisément. "Quand je repense à cet après-midi-là, j'en ai encore les poils qui se redressent. Il tombait l'averse. On était trempés. Les toros? C'était des Partido de Resina. À son second, Padilla a été énorme! Il a fait une grosse porta gayola. Le toro est sorti sur la droite, quand Padilla a donné la larga, le toro s'est envoyé sur lui et Padilla a été bien bousculé, un peu sonné. Après, il a signé une faena d'anthologie! Et en plus il avait planté les banderilles au violon! Ce Padilla avait été très grand, il a sauvé l'après-midi et réchauffé les arènes."



Le 10 avril 1993

Serge Louis, président du comité Feria
"Personne ne s'y attendait"

Samedi de Pâques 1993. Ce jour-là, Serge Louis est au balcon de la présidence, "en tant qu'assesseur". Victor Mendes, Chamaco et Cesar Rincon affrontent un lot de Domingo Hernandez. "Je me souviens de Rincon qui coupe une oreille à son premier." Le 5^e toro de la corrida, le second de Rincon, s'appelle Delirio. "Quand il sort, on voyait que Rincon en avait peur. Ce toro n'était pas très catholique", se rappelle Serge Louis. Delirio donne de violents coups de tête, se sarr sur l'homme. Le matador colombien, qui "semble vouloir s'en débarrasser rapidement", prend alors une bronca de la part du public. "Et là, alors que personne ne s'y attendait, Rincon se met à le toréer, avec difficulté, en danger tout le temps. À un moment il se fait même attrapé. Il mène le combat et signe une faena extraordinaire." Cesar Rincon coupéra deux oreilles à Delirio. Dans *Le Provençal* du lendemain, le revistero Jean Sanchez écrivait: "C'était un geste, un 'truc' extraordinaire, l'instant où l'homme joue sa vie... C'était un raccourci saisissant de la corrida. La faena de Julio Cesar Rincon Ramirez restera comme un monument dans l'histoire des corridas de la Feria d'Arles." Il ne s'était pas trompé.



"Imaginez le manque"

Par Evelyne Lanfranchi, aficionada militante

"Si vous me demandez quel moment va me manquer pour cette Pâques sans feria d'Arles, je vous dirai que la première image qu'il me vient est celle du toro sortant du toril de nos incomparables arènes en pleine lumière. C'est la première émotion qui m'envahit et qui se renouvelle à chaque feria d'Arles plus que partout ailleurs. Et là s'égrènent dans ma tête, les noms des grands taureaux camarguais ou de race espagnole qui y ont combattu, qui ont laissé leurs marques dans ces arènes: Le Sanglier, Vovo et ses célèbres fils, Gañanito, Berberisco, Clavel Blanco... Et Ingenioso que Juan Bautista amena à la "grâce" d'avoir la vie sauve. Indulto sans contestation possible d'un vrai toro de combat. Émotions au zénith, réconciliation de l'homme et de l'animal dans un respect profond..."

Les arènes d'Arles sont le point de convergence du peuple du taureau des temps anciens à aujourd'hui, des terres de Camargue et de Crau mais aussi de tout l'hexagone, comme de pays plus lointains. Mon deuxième regret d'une Pâques sans feria, est que ce rassemblement autour des arènes n'aura pas lieu, pas de foule sur le grand escalier, pas de bousculade chaleureuse et pleine d'espoir.

Enfin, je ne sais pas si d'autres éprouvent ce que je vais décrire mais, depuis toujours, le jeudi soir d'avant la feria, une "fièvre" s'éveille petit à petit. J'entends les mots de ma grand-mère dans son provençal: "anen i biou" et de légères crampes au niveau de l'estomac s'installent et elles ne quittent pas jusqu'à ce que je sois assise à ma place. Cette sensation se décuple et monte en puissance quand un petit d'Arles est au paseo, quand un toro de chez nous est prêt à sortir du toril. Elle atteint des sommets, si je devais en plus m'asseoir comme assesseur au palco présidentiel. Et mettait des jours à retomber.

Cette fièvre, qui ne montera pas et qui ne descendra pas, va manquer à mon équilibre, à mon horloge interne. La corrida n'est pas qu'intellectuelle, que technique, artistique ou sportive, elle permet de ressentir des émotions profondes. "Mes arènes d'Arles" découlent cette énergie vivifiante. La feria pascalle, première de la temporada, n'est pas un spectacle auquel j'assiste, elle est un rite que j'accroche et qui me ressource. Et que je partage avec amis et inconnus. Imaginez le manque!"



Fin des années 60

Michel Gallon, éleveur
"Je revois Antonio Ordoñez fantastique"

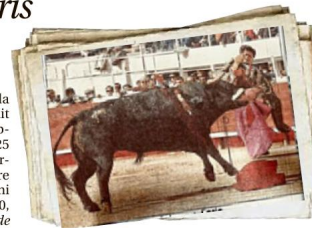
"Depuis sa création, je n'ai raté qu'une seule feria de Pâques à Arles, parce que nous avions nos toros à Aignan". C'est dire l'encyclopédie que représente à lui seul Michel Gallon. Et l'éleveur en a vu "de très beaux moments", mais c'est sans nul doute un torero qui lui revient en mémoire. "Quand on était petit, on était fasciné par Antonio Ordoñez. Sa tauromachie nous impressionnait. C'est en partie en le voyant toréer que j'ai eu envie de travailler avec les toros. Il est venu plusieurs fois à Arles, c'était à la fin des années 60, ça correspondait à l'afición naissante. Je le revois fantastique, il a marqué beaucoup de gens de ma génération", raconte l'éleveur. Qui, plongé dans ses souvenirs, se souvient d'une messe de Pâques à Saint-Trophime, "Antonio Ordoñez était juste devant nous..." Émotion d'enfant...

Plus tard, bien plus tard, Michel Gallon vivra une autre émotion, différente. "Mais très profonde", en assistant à la faena de Juan Bautista au lendemain de l'enterrement de son père Luc. "C'était quelque chose..." glisse-t-il.

Le 16 avril 1990

André Lopez "Pépé", archiviste de La Muleta
"Ce jour-là, Mendes m'a appris ce qu'était le pundonor"

Il est la mémoire de La Muleta, capable de vous raconter une corrida de trente ans avec la précision d'un horloger suisse. André Lopez, dit "Pépé", en a vécu de beaux moments dans les arènes d'Arles. Il se rappelle, entre autres, de la réapparition des Palha le 19 avril 1987 après 25 ans d'absence pour Nimeño II, Victor Mendes et José Antonio Carretero: "un très grand lot". Il se souvient, aussi, comme Serge Louis (lire ci-dessus) du 10 avril 1993. Mais ce qu'André Lopez retiendra parmi tous ces moments forts c'est ce Miura "Lamparillo". Le 16 avril 1990, Mendes, El Fundi et Meca se retrouvent face à "un très beau et bon lot de toros de Miura. L'un d'eux, 'Lamparillo' met en difficulté Mendes qui ce jour-là m'a appris ce qu'était le 'pundonor'. Mendes a été très courageux et honnête face à ce Lamparillo qui a mis 35 minutes pour aller dire aux imposteurs qu'ils étaient encore trop nombreux dans le callejon, pour bousculer les professionnels et reprendre sa place au centre du jeu après avoir secoué gentiment le peuplé des gradins. Il était ensuite rentré calmement au toril, conduit par la main caressante d'un homme sur son museau. Un grand moment d'émotion!" conclut "Pépé". Ce jour-là, le matador portugais avait reçu une sévère cornada de ce toro qu'il n'avait pas pu toré.



Le 25 mars 2016

Rudy Nazy, Chicuelo II
"C'est quoi cette chasse à courre?"

2016, deux heures avant la première corrida de Pâques. "Ça correspondait avec la prise de fonction de Jean-Baptiste (Jalabert) aux arènes. Il lui a semblé bon, et à juste titre, de convoquer les présidents de course, la musique et les clarinettes, habituellement indépendantes de la musique sauf à la Goyesque, se souvient le chef d'orchestre de Chicuelo II. On était réuni dans le bureau au rez-de-chaussée. On savait qu'en temps normal, Luc (Jalabert) faisait sa sieste à l'étage mais personne ce jour-là n'y a vraiment pensé. On a commencé la réunion, et à un moment donné Jean-Baptiste m'a demandé de faire jouer les clarinettes que j'avais écrites pour la circonstance. Au bout de quelques minutes, on voit notre cher Luc descendre et lancer de façon très camarguaise, c'est quoi cette chasse à courre? Ça a tellement fait rire tout le monde... C'est un moment qu'il faut avoir vécu et qui me fera toujours sourire. Ce n'est pas un moment vécu dans les arènes, mais c'est celui que je retiendrai."

Le 3 avril 1999

Jean-Baptiste Jalabert *empresario*
"Cette impatience du samedi, cette tristesse du lundi"

S'il ne devait retenir qu'un seul moment de la feria pascalle d'Arles, quel serait-il? À cette question, compliquée certes, Jean-Baptiste Jalabert préfère répondre différemment. Ce dont il veut se souvenir avant tout, ce n'est pas un moment précis vécu dans les arènes, c'est une émotion d'enfant. À l'époque, c'est Hubert Yonnet qui est l'empresario des arènes d'Arles. Alors petit, Jean-Baptiste sait que cette feria signifie le lancement de la saison. "Je me rappelle de mon impatience le samedi de Pâques, je me souviens aussi de cette tristesse terrible que je ressentais le lundi. Je savais que c'était fini et qu'il fallait attendre encore deux mois pour retourner voir une corrida à Nîmes."

Et si vraiment il fallait citer un moment? Ce serait peut-être à Pâques 1999. Première feria imaginée par les nouveaux empresarios, les frères Luc et Marc Jalabert. Le samedi 3 avril, le novillero Juan Bautista, pas encore 18 ans, fait son premier paseo à Arles. "C'était un rêve et un objectif que je m'étais fixé", se souvient le torero. "Je venais de gracier un toro à Nîmes et un mois et demi plus tard j'aurais la grande porte de Madrid. Ce jour-là à Arles correspond au début de ma carrière, au moment où il faut avoir vécu et qui me fera toujours sourire. Ce n'est pas un moment vécu dans les arènes, mais c'est celui que je retiendrai."